

Il n'y a ni silence ni bonheur parfaits

Le Silence ou le Parfait Bonheur de Jacques Folch-Ribas, Paris, Robert Laffont, 1988, 168 p., 14,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1989). Compte rendu de [Il n'y a ni silence ni bonheur parfaits / *Le Silence ou le Parfait Bonheur* de Jacques Folch-Ribas, Paris, Robert Laffont, 1988, 168 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (54), 24–25.

par Yvon Bernier

IL N'Y A NI SILENCE NI BONHEUR PARFAITS

Le Silence ou le Parfait Bonheur de Jacques Folch-Ribas, Paris, Robert Laffont, 1988, 168 p., 14,95\$.

«Un château en Espagne», affirme l'éditeur sur la bande rouge qui ceint le dernier roman de Jacques Folch-Ribas, *Le Silence ou le Parfait Bonheur*. Rien de plus rigoureusement exact. Qu'on ne se méprenne toutefois pas sur le sens de ces mots : il ne s'agit en aucune façon de l'une ou l'autre de ces fantastiques constructions taillées dans la matière des songes et familières au premier rêveur venu. Ce château-ci appartient bel et bien à la réalité qui l'a modelé de telle sorte qu'il forme avec le pays environnant, et sur lequel il règne, un amalgame qui représente une parfaite réussite. Si l'on imagine volontiers qu'un pareil lieu est tout particulièrement propice au bonheur, sur la foi d'images dorées qui remontent à la petite enfance pour le ravissement de laquelle princes et princesses se mariaient et avaient beaucoup d'enfants en une ronde sans fin, il importe également de se rappeler que ce décor convient aussi admirablement aux plus sombres drames comme aux plus sanglantes tragédies.

La Rugiada est une immense demeure du Levant espagnol à laquelle ses propriétaires, un Grand d'Espagne et une principessa italienne, confèrent un authentique cachet seigneurial. Son isolement géographique de même que l'âpreté du paysage la posent en quelque sorte au bord du temps sinon tout à fait à côté. Le couple y mène une vie retirée en compagnie d'une fille unique, véritable joyau, et de quelques domestiques accordés à l'étrangeté des maîtres. Peu mondains, ils ne paraissent guère dans le monde, voyagent parfois, mais retrouvent vite leur domaine. À la faveur d'une de ses rares sorties, la mère invite



Jacques Folch-Ribas

un jeune pianiste en renom, ami intime d'un de leurs non moins rares familiers auquel Folch-Ribas a du reste confié le soin de raconter après coup les événements, à venir passer un week-end dans cette thébaïde. Mais il est des invitations, à première vue anodines, qu'on accepte pour introduire une parenthèse agréable dans une vie fourmillante d'activités, qui peuvent la modifier à jamais. C'est ce qu'apprendra à ses dépens Olivier Sanche à qui avait jusque-là suffi la musique.

Le séjour à La Rugiada débute sous les meilleurs auspices. C'est véritablement la *vie rêvée* pour Olivier, forçat du piano et prisonnier des fuseaux horaires, qui s'abandonne avec délice à la dilution du temps dans laquelle baignent ces lieux et leurs habitants. Car tout lui plaît chez ses hôtes, y compris leur fille Élisabeth «d'une beauté et d'une grâce qui coupaient le souffle», reine de la *finca*. Quant au quotidien, il obéit au rythme de chacun et à des rites qui renforcent encore chez l'invité «l'impression de traverser

un monde intemporel». Peu à peu, cependant, il voit plus clair dans le labyrinthe que recèlent les entrailles de la vaste demeure et partant dans celui que portent enfoui en eux les êtres qui y circulent. Qu'Olivier s'éprenne d'Élisabeth n'a rien pour étonner et l'invitation de Clara ne visait sans doute pas d'autre fin. Pourtant, la voix du cœur peut ne pas coïncider avec celle de la chair qui à l'occasion se rebelle contre les ordres de l'esprit : les passions du sang possèdent en effet l'opacité de cet épais fluide et parfois leur violence ne sait pas s'exprimer autrement que par le sang versé. Aussi n'est-on qu'à moitié surpris, à l'issue du roman, de constater que les paradis immobiles ne se préservent qu'au prix de la mort.

Roman d'un envoûtement, *Le Silence ou le Parfait Bonheur* s'avère en même temps un roman envoûtant. Cela tient au dépaysement que procure la région choisie, «ce Levant d'Espagne [qui] est un lieu d'enfermement, de silence et d'oubli, où l'on jouit de journées plus longues qu'ailleurs», que Folch-Ribas évoque d'une manière propre à donner le goût d'aller voir de plus près ce «bout du monde»; à la villa palladienne inattendue en ces lieux, véritable personnage, que l'auteur décrit en empruntant sa plume à l'architecte qu'il est aussi; aux protagonistes peu nombreux qui exercent sur l'esprit une singulière emprise et hantent longtemps la mémoire une fois le roman refermé. La fascination qu'on éprouve à les regarder vivre existe davantage, semble-t-il, par ce qu'ils sont que par ce qu'ils font. Vrai des hôtes, ce constat l'est également des domestiques. L'énigmatique figure de Tarmina, sorte de Parque grecque égarée en terre

par Gabrielle Pascal

Jacques
Folch-RibasLe silence
ou
le parfait bonheur

roman

ROBERT LAFFONT

catalane qu'on imaginerait assez à l'écran sous les traits de Maria Casarès à cet âge, le prouve éloquemment.

Ces éléments à toutes fins utiles indispensables à une fiction qui se veut intéressante se révéleraient néanmoins insuffisants s'ils ne se fondaient dans un style à la fois souple et efficace. Ample, musicale et pleine d'harmonieuses modulations, en même temps que sensible au silence, l'écriture s'accorde avec subtilité à la profession du héros. Pourtant, il y a un reproche qu'on a envie de faire à Folch-Ribas, non à cet égard mais concernant le dénouement : c'est d'en avoir un peu brusqué la chute. Certes, on conçoit volontiers que la fatalité surgisse brutalement et fonde sur sa malheureuse victime à la façon d'un oiseau de proie affamé, mais il eût été sans doute préférable, dans les circonstances, d'en préparer davantage les voies, de faire en sorte qu'on en pressente de plus loin l'approche. Petite réticence, hasardee avec hésitation car elle pourrait donner à penser qu'on boude son plaisir, qui en fait ne compromet nullement cette belle réussite qu'est *Le Silence ou le Parfait Bonheur*. □

Écriture, sourires et tendresse

«Un texte littéraire est d'abord une nuit. Plus ou moins étoilée. Lentement, on se met à voir des constellations», Claire de Lamirande, *Neige de mai*.



Claire de Lamirande

Neige de mai de Claire de Lamirande, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 235 p.

L'Intolérable Illusion d'un jardinier d'enfants de Réal-Gabriel Bujold, Montréal, Guérin littérature, 1988, 486 p., 19,95\$.

En littérature et plus spécifiquement dans le roman, certains sujets semblent plus exigeants que d'autres. Parler du bonheur, par exemple, requiert une certaine grâce d'écriture. Mais, par ailleurs, la difficulté de décrire le malheur n'est-elle pas plus grande encore? Pour dire les émotions, le poète fait jaillir l'éclair entre les mots et le plaisir du lecteur est déjà au rendez-vous. Le prosateur, lui, doit ruser afin de briser l'agencement logique de la phrase pour raconter sans trop dire. S'il choisit la douleur pour sujet de son texte, il doit en effet se méfier des mots et particulièrement des explications. Car il s'agit alors pour lui

d'émuouvoir son lecteur sans troubler son plaisir. Cela représente un défi singulier, surtout lorsque le malheur évoqué est absolu et sans remède.

Cet équilibre fragile entre le récit de la souffrance et les formes qu'il emprunte est parfaitement maintenu par Claire de Lamirande tout au long de son dernier roman qui est le treizième : *Neige de mai*. Dans ce récit à la première personne, la narratrice, Rosemonde, est institutrice et mère d'un garçon de quinze ans, Jean. Dans leur vie tranquille, le drame fait irruption, un matin. Alors que l'adolescent marche dans la rue en comptant les jours qui le séparent des vacances et de la longue navigation à laquelle il va participer avec des amis, il est frappé par une camionnette dont le conducteur a eu un infarctus. La phrase qui décrit l'événement donne le ton du récit : «Le chauffeur a perdu le contrôle et la camionnette a fauché le marin» (p. 9). Pas d'exclamations, pas d'imprécations, mais un constat qui oppose sa sobriété à la folie du destin, avec cette touche de tendresse poétique qui fait un marin à jamais de celui qui ne naviguera plus que dans son lit, vaisseau échoué dans les marécages de la souffrance incurable.

Mot à mot, le récit s'édifie avec subtilité et force contre la tragédie quotidienne introduite par l'accident dans l'existence de la narratrice. Pour apaiser son fils qui la supplie de ne pas pleurer, la narratrice passe un contrat avec elle-même, celui-là justement que la romancière passe avec ses lecteurs en ce qui concerne l'esthétique de son texte : elle ne cédera pas aux larmes. Pour cela, elle cherche l'aide d'un sourire qui lui tient lieu à la fois d'arme et de bouclier, pré-